

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN ROYÈRE

2<sup>e</sup> Année. — 15 mai 1907.

N<sup>o</sup> 11. Prix : 1 fr., net.

# LA PHALANGE

## SOMMAIRE

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN .....	La discipline mallarméenne.
HENRI DE RÉGNIER .....	Epigrammes.
FRANCIS JAMMES .....	Ombre.
JOHN-ANTOINE NAU .....	C'est un village....
PAUL ADAM .....	Notes sur le « Type moyen ».
ERNEST LA JEUNESSE .....	Prières.
CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE .....	Sonnets.
ALBERT THIBAUDET .....	Les Images de Grèce (suite).
VURGEY .....	Danaë.
SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE .....	La Pêche miraculeuse.
ANDRÉ SPIRE .....	La Mère de Dieu.
HÉCTOR FLEISCHMANN .....	Paul Adam.
TH. DAN CERKEZ .....	Le Poème des Poèmes ou la Dernière Comédie.
L. MAILLEFAUD .....	Maurice Maeterlinck.
PHILÉAS LEBESGUE .....	Le Pèlerinage à Babel (suite).

## Chroniques

JEAN ROYÈRE .....	<i>Poésie</i> : COMTESSE M. DE NOAILLES.
ANDRÉ DU FRESNOIS .....	EM. THUBERT. GASTON RICHARD.
LOUIS THOMAS .....	PAUL FORT. PIERRE COURTOIS.
ALBERT THIBAUDET .....	<i>Littérature</i> : SUARÈS ( <i>Voici l'Homme</i> ).
ANDRÉ DU FRESNOIS .....	MARIE DAUGUET.
LOUIS THOMAS .....	FERNAND DIVOIRE.
E. DE ROUGEMONT .....	<i>Musique</i> : Concert de la Salle Erard.
GEORGES RENCY .....	<i>Belgique</i> : Correspondance.

PARIS

DIRECTION ET ADMINISTRATION  
6, Villa Michon (Rue Boissière)

BONVALOT-JOUVE, ÉDITEUR  
15, Rue Racine, 15

1907

## La discipline mallarméenne

Nous connûmes le nom de Mallarmé par le journal *Lutèce*. La réputation d'étrangeté de ce poète, dont l'on contrastait volontiers la singularité avec le génie primesautier et direct de Paul Verlaine, ne me prédisposait pas en faveur de notre futur maître. Notre sincérité même, jointe à une certaine naïveté propre à la vingtième année à qui la complexité fait horreur, nous empêchait de désirer, autant que nous l'aurions dû, la discipline mallarméenne dont nous ignorions alors la nécessité.

La discipline mallarméenne, par un procédé tant soit peu socratique, créa le Symbolisme : Mallarmé fut un accoucheur d'esprits. Sa pensée, infiniment variée, toujours très haute et parfois d'une richesse surprenante, stimulait la réflexion. C'était moins des dialogues qu'un monologue interrogateur, avec, pour trame, des affirmations précises et évidentes. Cette œuvre parlée de Mallarmé fut considérable, et, de fait, elle se réalise partiellement dans la nôtre même : il n'est personne d'entre les écrivains, postérieurs à Mallarmé et dignes de considération, qui ne doive au poète d'*Hérodiade* et de l'*Après-Midi d'un Faune*, mais surtout au causeur prestigieux des mardis de la rue de Rome, quelque chose de sa pensée et de son expression.

Pour bien faire saisir la nécessité de cette discipline de finesse, de conscience hautaine et de transcendantalisme, parlons brièvement d'un autre salon littéraire où se trouvèrent réunis pour la première fois le « noyau » du futur groupe symboliste. Robert Caze, qui devait mourir prématurément des suites d'un duel absurde,

était professeur au collège Rollin ; romancier naturaliste, auteur de *l'Elève Gendrevin*, il subit plutôt l'influence de Flaubert que celle de Zola. Cet esprit, en puissance d'évolution, avait senti la nécessité « d'autre chose », et se penchait curieusement vers les rumeurs du quartier latin, curieux d'apprendre plus que soucieux d'instruire. Le petit salon de la rue Condorcet, que décoraient des plâtres d'art et des peintures de Rafaëlli, était tout à « l'impressionnisme », en peinture et en littérature ; on y voulait fixer des « instants de vie » ; c'était déjà mieux que la « tranche de vie » réclamée par les Zolistes ; on y aspirait à plus de délicatesse, mais l'on n'y atteignait guère qu'à une ironie volontairement cruelle, à une sorte de caricature, moins lourde et qui avait cette supériorité d'être consciente ; cependant que, de son gros crayon, Zola déformait la vision vitale, avec l'illusion de transcrire la vérité (1).

La bonne volonté était extrême chez tous, et l'hôte, souriant et avide d'action esthétique, manquait malheureusement de cette base sans quoi on n'édifie pas, au propre comme au figuré. La théorie de l'œuvre d'art vécue y était encore en honneur. Il me souvient qu'un soir nous faisons cercle autour de la cheminée bourgeoise. Robert Caze, assis à la gauche du foyer avait oui dire que l'un d'entre nous disposait de trente mille francs et songeait à fonder une revue. « Est-ce vous ? » demanda-t-il à son voisin, Félix Fénéon ; avec la netteté étonnée qui caractérise son attitude physique, Fénéon se recusa, et tourna vers son voisin de droite, Paul Adam, un regard interrogateur ; nouvelle dénégation,

1. Il faut noter toutefois dans le caractère du *des Essais* de Huysmans une charge dont l'ex-naturaliste est visiblement dupe. Ce livre mérite d'être étudié à cause de sa situation intermédiaire entre le Naturalisme et le Symbolisme, dont il relève à des titres différents mais équivalents.

tion, et le même jeu, se reproduisant, fit le tour du demi-cercle à l'autre extrémité duquel je me tenais accoudé à la cheminée, à côté de mon camarade. N'entendîmes-nous pas la question ? je ne sais ; mais nous la laissâmes sans réponse, occupés sans doute par quelque échange d'idées : il n'en fallut pas plus pour autoriser la légende comme quoi nous dispositions de trente mille francs pour fonder une revue. L'attitude et les bienveillants conseils de nos aînés, qui nous encadrèrent à la sortie avec une manière de sollicitude déférente, nous révélèrent l'amusante erreur, et ne nous prédisposèrent pas à la détruire sans en avoir épuisé les flatteuses jouissances. Ainsi, entendîmes-nous discuter l'opportunité, voire la nécessité, d'une publicité périodique consacrée à la promulgation du Symbolisme, et que devaient réaliser dans la suite tant de « jeunes revues ». Mais ce qui nous arrête dans cette amusante anecdote, c'est le conseil désintéressé que nous offrit en particulier l'excellent Robert Caze, conseil qui traduit toute cette esthétique étrange faultrice et responsable de la production littéraire de cette époque : « Croyez-m'en, nous disait-il, si vous avez trente mille francs à dépenser, veillez, même en art, à votre intérêt personnel d'abord ; vous êtes jeunes, donnez-vous un an pour manger cet argent ; créez-vous des sensations, une passion, un drame moral, que sais-je ? fait de vie, de soleil et d'angoisse ; après, vous en tirez un roman épatant. »

Nous étions, au fond, des doctrinaires et des cerveaux équilibrés ; nous sourîmes du naïf conseil ; mais celui-ci, tout hommage rendu à la bienveillance et à la bonté de Robert Caze, ne contraste-t-il pas heureusement, pour l'illustration de la doctrine mallarméenne, avec le haut enseignement et l'exemple d'un labeur cérébral incessant, que nous réservait le bon maître de

la rue de Rome ? D'une part, je ne sais quelle littérature à la Condillac, traduisant d'heure en heure la sensation directe et l'obligation, par autant, d'user jusqu'à l'abus des facultés sensorielles : *vivre* sans doute, mais vivre basement et sans ordre ; d'autre part, le devoir préconisé d'intensifier la Vie cérébrale par le tri et le choix des sensations transposées. Bref, nous devions nous détourner d'un art matériel d'expression plastique, vers un art spirituel d'expression musicale : c'est le naturo-pannassisme, qui le cède au symbolisme idéo-réaliste.

Mallarmé professa le Symbolisme avant même que sa doctrine n'eût assumé ce nom ; mais il forma surtout des Symbolistes. « Un homme au rêve habitué », vivait depuis vingt ans sa pensée pure, silencieusement, à l'écart, décidément, de la sonore agonie de Hugo comme du brutal tumulte d'un naturalisme affirmateur. Cette retraite, il l'avait murée de bienveillance intellectuelle : ce n'était pas une solitude. Aucune expression des arts contemporains ne laissa indifférente sa curiosité d'esthète ; et, s'il savait classer pour lui-même la relativité de ces réalisations, son esprit restait ouvert à toute nouveauté.

Ainsi, solitaire à la fois et sociable, Mallarmé dominait, sans effort et sans rancune, une époque qui l'ignorait, ne connaissant de lui qu'un homme de petite taille, à la politesse exquise, au langage fin et précis jusque dans l'expression d'une pensée dont on ne se déconcertait plus, une fois admise sa singularité. Les pannassiens se vantaient encore, il y a quelques années, de l'avoir accueilli dans leur Parnasse. Ils ne mourront pas tous, croyons-nous, sans avoir compris l'honneur insigne qui leur échut, bien inutilement pour eux, il est vrai, d'être ses contemporains.

On peut dire, sans médire de ceux-ci, qu'en Mallarmé se résuma pour nous un idéal de tenue humaine et esthétique. C'est le charme de sa personne, de ses manières et de sa voix qui nous séduisit d'abord. Quelle que fût notre admiration pour la chanson de Paul Verlaine, nous ne pouvions nous illusionner jusqu'à confondre la cour Saint-François avec le jardin d'Académus. Rue de Rome, de mardi en mardi, la petite salle se faisait trop étroite, et l'on en arrivait, sans se donner le mot, à se grouper en séries bi-mensuelles pour éviter l'encombrement ; car ces réunions valaient par leur intimité même.

Citer tous ceux qui se sont assis sous la lampe du poète de Valvins, serait énumérer ceux qui comptent dans la littérature contemporaine ; or, je crois qu'il n'est pas un seul de ces visiteurs ou de ces pèlerins, qui n'ait gardé de ces heures et du bon maître à la voix douce un souvenir attendri, respectueux et bienfaisant. Pour que tant d'hommes divers d'esprit et de sentiments aient pu se nourrir de cette esthétique et de cette haute morale intellectuelle, il a fallu n'est-ce pas ? que l'hôte fût d'âme large, et d'esprit élevé.

On a déploré souvent qu'aucun d'entre nous n'ait sténographié cet enseignement ; la chose n'est pas à regretter, car la pensée de Mallarmé s'écrivait dans notre âme même, en principe ineffaçables. Et puis les mots sans doute étaient choisis, la beauté de l'élocution revêtait le charme et la finesse même du « doux parler de France », le geste discret et familier en soulignait les délicatesses, ou la passion contenue ; mais que resterait-il de tout cela dans une rédaction sténographique ? Non, il a mieux valu que cette « petite flamme », que Mallarmé disait porter en lui, rayonnât multipliée aux facettes de notre âme et à travers nous-mêmes.

Ce que Mallarmé prodiguait dans l'intimité, c'est bien pour nous qu'il en faisait largesse et, appropriant la semence intellectuelle au sol humain, il prévoyait, chez tel ou tel d'entre nous, la moisson qui en devait germer. Aussi bien se sentait-il lié à notre œuvre, encore en puissance d'un sentiment joyeux et paternel, et comptait-il sur nous tous et sur ceux « qui viendraient » pour l'épanouissement de sa pensée diverse mais concentrée comme la graine du semeur.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

## Epigrammes

I

*Voici des roses. L'an nouveau vous les apporte.  
Puissent-elles, un jour, plaire à vos yeux contents !  
Si leur fraîcheur est brève et passe en peu de temps.  
Leur parfum dure encor lorsque la fleur est morte,  
Ainsi du Souvenir l'odeur tenace et forte  
Persiste sans faiblir et demeure longtemps.*

II

*N'enfermez pas, amis, aux flancs de l'urne creuse  
La cendre de mon corps brûlé,  
Je ne veux pas au fond de la nuit argileuse  
Dormir mon repos isolé.*

*Si l'esprit inquiet habite la poussière  
De celui qui fut un vivant,  
Laissez-la s'envoler dans la belle lumière,  
Dispersée au souffle du vent.*

HENRI DE RÉGNIER